L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

sous, No 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS

DIMANCHE 28 DECEMBRE 1884.

LA GOUTTE.

Trois points ressortent nettement dans la nouvelle étude de la goutte que vient de publier le Dr. Lecorché. C'est, d'abord, que, dans tous les cas de diathèse gouttause, la constitution des urines présente un caractère spécial. C'est, ensuite, que cette diathèse n'est pas due, — comme on tend à le croire aujourd'hui sur la foi de théories récentes, — à un ralentissement de la nutrition ; mais qu'elle est bien due, au contraire, à une hyper-nutrition, comme le croyaient pos anciens. C'est, enfin, que la goutte réclame une médication distincte aux différentes périodes de son évolution et qu'il faut toujours traiter les manifestations goutteuses.

Ces affirmations s'appuient sur 520 observations recueillies tant en ville que dans le service de M. Lecorché, à la Maison Municipale de santé, et dont il publie un certain nombre. C'est à sa situation spéciale qu'il a dû de pouvoir l'étudier aussi minutieusement. Si l'on en jugeait d'après les cas de goutte que l'on observe dans les hôpitaux, on serait porté à regarder cette affection comme exceptionnellement rare ; mais la goutte n'est pas, comme le veut M. Bouchard, a maladie des capitales ; c'est toujours, comme au temps de la Fontaine, la maladie des riches, *morbus dominorum*, suivant le mot de Suétone. Le personnel de la Maison Municipale de santé est en grande partie composé de gens dont la situation sociale est ou a été relativement élevée ; et, d'ailleurs, sur les 190 observations qu'il a fournies, aussi bien que sur les 330 prises en ville, la goutte n'a pas toujours les caractères classiques qu'on lui attribue, ce qui explique sans doute sa rareté apparente, car elle peut être méconnue sous le déguisement qu'elle revêt quelquefois. Elle n'est pas toujours articulaire, comme on est porté à le croire ; dans certains cas, elle reste viscérale ; il faut en connaître les signes caractéristiques.

C'est à la recherche de cette caractéristique dans les urines qu'est consacrée la première partie du *Traité théorique et pratique de la goutte*. Les analyses de Garrod ont été largement complétées ; les urines des gouteux ont été étudiées non seulement au moment des attaques articulaires, mais encore dans le cours des viscéralgies de nature goutteuse et dans l'intervalle de ces diverses manifestations. Toujours l'auteur a constaté une notable augmentation de l'acide urique. Ces recherches ont été étendues à des individus qui, bien que n'en ayant encore présenté aucun symptôme, paraissaient, en raison de leur origine ou de leur genre de vie, atteints de la diathèse goutteuse ; à des individus que rien ne pouvait faire regarder comme entachés de cette diathèse. Toujours il a été possible, à la suite de quelques examens réitérés, de prédire à l'avance, et alors qu'il était encore temps d'en enrayer le développement, l'apparition des manifestations goutteuses articulaires ou viscérales.

D'autre part, cette élévation constante du chiffre de l'acide urique chez les goutteux qui ne sont pas encore arrivés à la période de cachexie, exclique très bien la fréquence de la gravelle chez ces malades. L'auteur est convaincu que, dans l'immense majorité des cas, pour ne pas dire dans tous, la gravelle est de nature goutteuse.

Pour lui, chez ces malades, toute manifestation viscérale est l'analogue de la localisation articulaire. Elle est due à une décharge, sur tel ou tel organe, de l'acide urique en excès dans le sang ; et, ce qui prouve bien la légitimité de cette manière de voir, c'est que l'une quelconque de ces manifestations rénales, céphalique, pulmonaire, gastrique, tantôt précède, tantôt suit les attaques artiulaires et parfois les remplace.

* * *

Ces convictions ne sont pas nouvelles chez l'auteur ; on les trouve plus ou moins nettement indiquées dans les deux ouvrages sur les *Maladies des reins* et sur le *Diabète*, qui complètent sa trilogie, et dans les *Etudes cliniques*, dont la publication a précédé de très près le *Traité de la goutte*. Le rôle qu'il attribuait à l'acide urique dans la production des manifestations de nature goutteuse ; l'importance qu'il lui accordait dans la constitution de la diathèse gouteuse, due, selon lui, — contrairement à des doctrines récentes, — à une saturation des différents liquides de l'économie par cet acide ; l'utilité qu'il y avait à opposer des faits à ces doctrines, expliquent très naturellement l'étude minutieuse de l'acide urique qui forme une sorte d'introduction au traité.

* * *

Ainsi se trouvait établi, de même coup, le second point, à savoir que la goutte n'est pas, comme le veulent les théories nouvelles, une maladie résultant d'un défaut d'oxydation, d'un ralentissement de la nutrition ; mais qu'elle est bien, comme on le croyait autrefois, le fait d'une hypernutrition.

De tous les arguments réunis par l'auteur à l'appui de sa thèse, il en est un, entre autres, qui nous paraît sans réplique. La médication antigouteuse qu'a consacrée l'usage et que prescrivent tous les médecins, même ceux qui ne voient dans la goutte qu'une maladie par ralentissement de la nutrition, c'est la médication alcaline, bicarbonatée ou sulfatée sodique. Or, cette médication que l'on conseille à tous les gouteux dont les manifestations sont de date récente, alors que la maladie est dans toutes son intégrité, consiste dans l'administration d'eaux minérales qui, telles que celles de Vichy, de Vais et de Carlsbad, font baisser le chiffre des dissociations azotées. A défaut d'autres, les nombreuses expériences de M. Lecorché, relatées dans l'ouvrage, seraient très démonstratives à cet égard.

Pour comprendre l'action salutaire de ces eaux, pour en légitimer l'emploi, il faut donc de toute nécessité qu'il existe, chez les malades atteints de diathèse goutteuse, une véritable hypernutrition. Si l'on était autrement, loin d'être favorable au traitement de cette diathèse, l'usage de ces eaux ne pourrait que l'aggraver, puisqu'elles ont la propriété de ralentir la nutrition. Ce n'est que plus tard, quand la diathèse est, pour ainsi dire, épuisée, qu'on a recours aux médicaments exagérant la nutrition : eaux chlorurées, ferrugineuses, sulfureuses, hydrothérapie, etc.

On voit qu'au point de vue du traitement, et surtout au point de vue du régime, il n'était pas inutile de ramener les esprits aux idées anciennes.

* * *

Il n'était pas moins important d'établir, avec des faits à l'appui, cette opinion, qu'il faut traiter la goutte dans toutes ses manifestations et non la "respecter," suivant l'expression consacrée.

Or, cette assertion se confirme à chaque page du livre, où sont longuement étudiées les manifestations aiguës et chroniques, les déformations, les nodosités, les tophus cutanés ou profonds, la goutte de l'estomac, de l'intestin, du rein, la gravelle, la goutte du cœur, des veines, des bronches et des poumons, la catarrhe de l'asthme goutteux, les congestions goutteuses, la goutte des centres nerveux, les névralgies goutteuses, la goutte musculaire, cutanée, oculaire, et surtout les associations morbides, parmi lesquelles le rhumatisme tient le premier rang, en raison surtout du peu d'attention que l'on prête d'habitude aux autres. Dans tous les cas, M. Lecorché combat ces manifestations ; jamais il n'a eu d'accidents à déplorer. Il serait même dangereux, suivant lui, d'agir autrement. En respectant les manifestations de la goutte, graves ou légères, en les laissant suivre le cours régulier de leur élévation, on ne facilite pas seulement l'apparition de lésions locales souvent irremédiables ; on laisse à la diathèse le temps et la facilité d'évoluer tout à son aise et de conduire fatalement à la cachexie les malades, alors qu'une médication énergique, sagement employée, en aurait enrayé la marche si elle n'en avait pas amené la guérison.

* * *

Quelles sont donc ces médications de la goutte ? L'auteur a fait une étude très détaillée de toutes celles qui ont été proposées, en leur appliquant son critérium : les variations de l'acide urique. C'est après avoir étudié patiemment l'influence sur ces variations des principaux antigouteux, vrais ou faux, depuis les eaux minérales, examinées une à une, jusqu'aux préparations de colchique et aux sels de lithine, qu'il avait à formuler ses conclusions. Nous ne saurions le suivre dans cette longue étude ; mais nous en retenons ce point important que le médecin n'est pas désarmé devant la diathèse goutteuse, ni même devant l'attaque de goutte ; si beaucoup de médicaments sont dangereux dans ces circonstances, la diathèse goutteuse et l'attaque de goutte ont leurs spécifiques. Ces spécifiques peuvent être prescrits dans toute manifestation goutteuse, et l'on n'aura qu'à se féliciter d'y avoir recours.

Ce sont : le *colchique*, qui paraît agir en faisant baisser le chiffre de l'acide urique, et le *salicylate de soude*, qui en favorise l'élimination. L'une des causes de l'insuccès de ces médicaments, dans certains cas, c'est l'extrême réserve avec laquelle on les administre trop souvent : ils font alors plus de mal que de bien. Nous sommes heureux de voir confirmer, par une autorité aussi compétente, la vieille réputation du colchique dans la goutte, et aussi d'enregistrer un suffrage de plus en faveur du salicylate de soude, si souvent attaqué, depuis que le professeur Germain Sée en a formé le dossier d'une façon si magistrale. Le premier, il a employé le salicylate de soude contre la goutte et fait ressortir ses indications multiples dans cette affection, où l'on utilise à la fois, suivant lui : le pouvoir analgésiant du médicament, son action décongestivante ou résolutive, sa propriété éliminatrice de l'acide urique, dans certains cas ; enfin, la facilité d'usage, en dehors de toute autre efficace.

Ces quelques extraits de la thèse, le plus complet et le plus original qu'ait produit la médecine française depuis le commencement du siècle, suffisent à montrer l'intérêt de l'ouvrage de M. Lecorché. Nous ne saurions le suivre dans cette longue étude ; mais nous en retenons ce point important que le médecin n'est pas désarmé devant la diathèse goutteuse, ni même devant l'attaque de goutte ; si beaucoup de médicaments sont dangereux dans ces circonstances, la diathèse goutteuse et l'attaque de goutte ont leurs spécifiques. Ces spécifiques peuvent être prescrits dans toute manifestation goutteuse, et l'on n'aura qu'à se féliciter d'y avoir recours.

Ce sont : le *colchique*, qui paraît agir en faisant baisser le chiffre de l'acide urique, et le *salicylate de soude*, qui en favorise l'élimination. L'une des causes de l'insuccès de ces médicaments, dans certains cas, c'est l'extrême réserve avec laquelle on les administre trop souvent : ils font alors plus de mal que de bien. Nous sommes heureux de voir confirmer, par une autorité aussi compétente, la vieille réputation du colchique dans la goutte, et aussi d'enregistrer un suffrage de plus en faveur du salicylate de soude, si souvent attaqué, depuis que le professeur Germain Sée en a formé le dossier d'une façon si magistrale. Le premier, il a employé le salicylate de soude contre la goutte et fait ressortir ses indications multiples dans cette affection, où l'on utilise à la fois, suivant lui : le pouvoir analgésiant du médicament, son action décongestivante ou résolutive, sa propriété éliminatrice de l'acide urique, dans certains cas ; enfin, la facilité d'usage, en dehors de toute autre efficace.

A Rome, il y avait jadis une corporation de femmes dont le métier consistait à suivre les enterrements les cheveux défoncés, les yeux hagards, les vêtements en lambeaux, se lamentant, criant et se déchirant la figure ; à Londres, c'est à peu près la même chose ; un mendiant retiré des affaires vient d'avoir l'idée de fonder une école de mendicité. Dans cette école, qui compte de nombreux élèves on enseigne l'art de choisir les bons endroits, d'attendrir le public, de pleurnicher, de se lamenter, de feindre l'épilepsie et de fabriquer des plaies artificielles ; seulement comme les parents ne payeraient pas souvent le prix de la pension, le professeur envoie ses élèves mendier jusqu'à ce qu'ils lui rapportent la somme fixée pour ces excellentes leçons.

Au restaurant.

Deux villageois sont venus à Paris pour une affaire d'intérêt qui a bien tourné. Aussi, le soir, vont-ils s'attabler chez un grand restaurateur. Après le dîner, le garçon leur apporte à chacun un cure-dents sur une assiette.

Le premier regarde son cure-dents, puis prend sa fourchette et s'efforce de le couper.

Mais le second villageois a regardé autour de lui comment font "les autres"; il se penche vers son ami et lui dit tout bas :

—Ça ne se mange pas !.... ça se suce seulement !.

On s'est souvent demandé pourquoi Watt avait attribué à son *cheval-vapeur*, qui sert d'unité mesure quand on évalue le travail mécanique, une force notablement supérieure à celle du cheval ? On lit, en effet, un peu partout dans tous les livres que trois à quatre chevaux suffisent à peine pour faire un cheval-vapeur. Il est entendu, par définition, que le cheval-vapeur est capable d'effectuer par seconde ses 75 kilogrammètres, c'est-à-dire d'élever en une seconde 75 kilog. à un mètre de hauteur.

Or, a-t-on dit, jamais un cheval n'est susceptible de faire pareille besogne. Maintenant, c'est tout autre affaire ; tel que l'on s'étonne que Watt ait pris une unité aussi faible. Son cheval-type devait être une haridelle, puisque l'on connaît des chevaux qui exécutent couramment un travail de 80, 95, 100 kilogrammètres. Un cheval vaut son cheval-vapeur, et bien au délà !

Mier a-t-il raison contre aujourd'hui ? D'où vient la contradiction ?

On oublie complètement, quand on parle ainsi, un élément essentiel de la question, c'est-à-dire le temps pendant lequel s'effectue le travail. Quand il s'agit d'un moteur animé, le temps joue un rôle capital. Le travail dont un animal est susceptible décroît extrêmement vite quand sa durée est prolongée ; c'est une loi absolue. Un homme, pendant une seconde, peut faire facilement deux chevaux-vapeur ; mais, dans la deuxième, il fera un cheval peut-être ; dans la troisième, encore moins, et son travail deuxcendra très vite au-dessous du tiers pour tomber encore de moitié, si l'effort à vaincre doit persister pendant des heures.

Le cheval fera de même plusieurs chevaux-vapeur en quelques secondes. Ce n'est évidemment pas là du travail dans l'acception ordinaire du mot, c'est un effort momentané. Un cheval peut bien atteindre 80 à 90 kilogrammètres pendant environ une heure consécutive, mais c'est beaucoup. Watt a choisi sans doute le travail pendant une heure d'un cheval de force moyenne, soit 75 kilogrammètres. La machine peut répéter ce travail tant qu'on veut, heure par heure, mais le moteur animé ne saurait y parvenir et, au réalité, si la journée de travail se prolonge, le cheval fait à peine par heure le tiers ou le quart, et même moins, du travail du cheval-vapeur.

A Rome, il y avait jadis une corporation de femmes dont le métier consistait à suivre les enterrements les cheveux défoncés, les yeux hagards, les vêtements en lambeaux, se lamentant, criant et se déchirant la figure ; à Londres, c'est à peu près la même chose ; un mendiant retiré des affaires vient d'avoir l'idée de fonder une école de mendicité. Dans cette école, qui compte de nombreux élèves on enseigne l'art de choisir les bons endroits, d'attendrir le public, de pleurnicher, de se lamenter, de feindre l'épilepsie et de fabriquer des plaies artificielles ; seulement comme les parents ne payeraient pas souvent le prix de la pension, le professeur envoie ses élèves mendier jusqu'à ce qu'ils lui rapportent la somme fixée pour ces excellentes leçons.

Aurélien Scholl, dans l'*Echo*:

La vérité est qu'il n'y a plus de place en Europe. On n'y trouve plus de travail, il nourrirait et, si l'on est hostile au système de Malthus, il faut forcément aller peupler des pays nouveaux.

L'Allemagne s'installe à Zanzibar et au Congo ; l'Angleterre se répand un peu partout ; la Russie étend son empire jusqu'à Héraï ; la France occupe une bonne partie du nord de l'Afrique.

C'est peut-être en dehors du vieux continent qu'auront lieu désormais les conflits et les batailles. Un vaste système douanier peut rendre les frontières inutiles en Europe, et c'est probablement par cette expansion générale que se réaliera le programme des anarchistes : plus de patrie !

La doctrine de Malthus peut se réduire à une phrase simple comme un théorème : "La population ne peut pas s'accroître progressivement et à l'infini, sans compétiter une société dans laquelle les passions et les volontés individuelles, s'absorbant et se confondant dans l'utilité générale, bannissent du monde le vice et la misère, détruisent l'ignorance, l'égoïsme, la sensualité matérielle et grossière et conduisent le genre humain à une perfection toujours croissante.

L'erreur est généreuse ; mais c'est moins un système qu'un désir, moins une espérance qu'un regret.

Qu'on ne parle pas à Malthus de colonser des régions lointaines, de perfectionner la vie sociale et d'améliorer le sort des pauvres. Il arrive à prouver qu'il vaudrait mieux que l'humanité retombât tout à coup dans la barbarie que d'avancer dans la civilisation.

La terre a ses limites ; le sol ne possède qu'un certain degré de fécondité, ce sont là les seules lois naturelles. Soit ! mais jusqu'à ce que le globe soit tellement peuplé que les hommes en arrivent à se dévorer entre eux, occupons toujours les terres incultes. Il y en a bien encore pour un million d'années ; et, à ce moment, il est facile de prévoir comment finira l'humanité. Les femmes mangeront les hommes et, quand il n'y aura plus que des femmes, cela ne durera pas longtemps.

Malgré tout, il y a des gens qui continuent à faire des économies, comme s'ils étaient sûrs de l'avenir.

" Ce n'est pas l'argent que j'aime, a dit George Sand, c'est la dépense."

Au contraire de l'auteur de *Jacques*, je connais un certain nombre d'individus qui amassent l'argent et ont la dépense en horreur.

L'un d'eux, dernièrement, m'entraîna presque de force dans un magasin du boulevard. Il avait envie d'un porte-cigares placé à l'étalage.

—Combien ce porte-cigares ? demanda-t-il.

—Douze francs.

—J'en donne deux francs !

Le marchand parut suffoqué, et je m'empressai de m'éclipser.

Quand mon fâcheux compagnon sortit de la boutique, je lui reprochai avec sévérité de m'avoir exposé à une confusion pénible.

—Comment osez-vous, lui dis je, offrir quarante sous d'un objet de douze francs !

—C'est bien simple, répondit mon homme sans se déconcerter....

Il demande douze,
Il pense dix,
Il cédera'it pour huit,
Cela vaut six,
Pour quatre, je le prendrais,
Alors, j'offre deux.

La toilette, à Paris.

Les grandes soirées ont commencé. Les femmes semblent vouloir protester contre la morosité des dernières années.

Parmi les différentes toilettes de soirée de cet hiver, le corsage et traîne en drap d'argent, avec le devant en tulle brodé de char ions argent en relief, est une des plus recherchées.

On porte également le corsage sans manches, très décolleté, en châle devant et dans le dos.

Comme garniture, une draperie de tulle prenant de l'épaule gauche et finissant en écharpe sur la hanche droite, retenue, par exemple, par des papillons d'argent et un semé de diamants, soulierz de satin uni, orné d'une agrafe en diamants ; le dessous du bas sur le pied, brodé de chardons d'argent.

Cette toilette est celle d'une jeune femme.

—Petite soirée :

Toilette de crêpe-crêpon rose ou crème, le corsage très simplement garni avec deux écharpes croisées prenant sur l'épaule et se croisant au bas de la taille, retenues sur les épaules avec des croisants en diamants.

Le drapé de la jupe, très mousseux, avec un médaillon de dentelles crème et un large nœud de ruban derrière retenant le retroussé en formant l'éventail.

Coiffure de Diane, avec le croissant en diamants ; pour terminer la simplicité de cette toilette un petit ruban de velours noué autour du cou.

Souliers assortis en cheveux crème.

—Toilette de dîner :

Décolletée devant seulement et manches demi-longues, gris acier et velours noir ; le corsage très simple orné d'un bouquet de roses foncées.

—Vêtement d'opéra :

Sortie de bal, brochés, couleur chair, avec semé de bouquets de roses en velours et en relief.

Ce vêtement est ouvert derrière et forme la taille, manches très longues devant.

—Vêtement de voiture :

En velours Van Dyck, formant un gros crevé et un rouleau de fourrure de loutre. Doublure brochée dans toutes les traines du vêtement.

Comme parure, les perles sont très à la mode.

Louis Darmet est mort à Paris. Tout le monde l'y a connu, alors qu'il fréquentait les ateliers, payant son déjeuner d'une chanson, son dîner d'une pièce de vers, et souvent le lit qu'on lui prêtait d'une soirée pleine de bons mots et d'histoires à mourir de rire.

Car Darmet était l'esprit et la gaieté en chemin.

Il avait été l'ami d'Edouard Roche, un poète mort bien jeune, et dont Victorien Sardou a fait reprendre et publier les œuvres, précédées d'une préface émue.

Darmet avait vu le jour dans un théâtre de province, où sa mère jouait les grands premiers rôles.

—C'est curieux, disait-il, je n'ai pas la moindre chance, et pourtant je suis né sous une heureuse étoile. Ma mère a eu jusqu'à cinq cents francs par mois à Lyon !

Voici un mot commis par un de nos confrères, père de famille, auquel ses bébés disaient :

—Que nous donneras-tu pour nos étrennes ? Moi je veux ceci, moi je veux cela....

—Il est donc vrai, s'écria notre confrère, que nous voilà entrés dans le *moi des etrennes* !

Ainsi que nous l'avons déjà annoncé, M. Paul Bert a donné, le 8 décembre, à Lyon, une conférence au profit des ouvriers sans travail. Il y avait une grande affluence.

L'orateur a traité de la politique coloniale de la France. Il a vivement flétri le rôle de médecin, pour la France d'avoir une politique coloniale. Sans cela, a-t-il dit, non-seulement la marine marchande et la marine militaire deviendraient inutiles, mais encore la France perdrait son rang, car toutes les puissances, sans oublier l'Allemagne, qui s'y met résolument, cherchent à fonder des colonies de deux sortes : celles d'un climat tempéré, que les Europeens peuvent peupler, et celles qui servent seulement à faire des échanges commerciaux avec les peuples de races inférieures. Les deux sont également indispensables à une nation qui, comme la France, est la deuxième parmi les puissances maritimes et la première par l'étendue de ses côtes.

Partout, d'ailleurs, à cause de l'influence des machines, la production dépasse la consommation ; il faut absolument trouver des débouchés. Si nous avions quelques douzes sur l'importance de Madagascar et de l'Indo-Chine, la lecture des journaux anglais suffirait à nous éclairer.

L'orateur a conclu, en disant que le devoir de la France est de persévérer dans la politique coloniale. C'est, pour ainsi dire, une question de vie ou de mort.

Ce discours a été fréquemment interrompu par de vifs applaudissements.

Conformément à la loi sur les réquisitions militaires, en France, le recensement général des chevaux et mulets de tout âge devra être effectué dans toutes les communes avant le 10 janvier prochain. Des affiches apposées par les soins des maires invitent les propriétaires, en nom particulier ou en nom collectif, d'avoir à se présenter à la mairie avant le 1er janvier pour faire la déclaration de tous les animaux qui sont en leur possession, sans aucune distinction ni exclusion, et en indiquer l'âge et le signalement.

Sont seuls dispensés de la déclaration et du recensement les agents diplomatiques des puissances étrangères et les nationaux d'un certain nombre de pays en faveur desquels l'exemption de toute réquisition militaire a été stipulée par convention spéciale (Grande-Bretagne, Russie, Suisse, Italie, Espagne, tous les Etats de l'Amérique du Sud), à moins qu'ils ne soient propriétaires fonciers ou fermiers en France..

La Mer et la Montagne sont les deux meilleures nourrices de l'homme. C'est à l'une qu'on demande le lait de la première et aux mamelles moins grandes mais plus pointues de la seconde qu'on tette, à certaine saison, le meilleur contrapoison de l'intoxication des grandes villes.

Mais où aller ? à la Mer ou à la Montagne ?

Le choix ne doit pas être affaire de fantaisie. La Mer peut vous tuer si vous allez à elle, quand vous avez besoin de la Montagne.

Ces deux nourrices sont terriblement jalouses l'une de l'autre.

Donc, la Montagne appelle les excités, les nerveux, — les sanguins, — les anémiques de l'espèce excitable (cette année particulière que les Anglais dénomment : la faiblesse irritable) — les bilieux les phtisiques de l'espèce fébrile — les mal, lades de cœur, etc.

La Montagne appelle tous les nervosisques.

Au contraire, la Mer appelle les anémiques torbides — les lymphatiques — les natures endormies — les enfants qui s'attardent dans l'enfance — même les phthisiques de l'espèce molle, etc.

La Mer appelle tous les lassés, — les mélancoliques, — les énervés, — les épuisés, etc.

La Montagne apaise — la Mer excite.

Sur la Montagne, il y a confusion momentanée du corps avec l'âme. Par exemple, plus le corps monte haut, plus l'âme s'élève. Trop haut, au-dessus de deux mille mètres, elle souffre de ce mal que la médecine appelle "le mal des Montagnes."

La rire et les cris n'ont pas sur les sommets la sonorité qu'ils ont dans la plaine. De même les mots d'amour ont un autre caractère.

Lord Byron disait avec orgueil que..... comment dirai-je..... son père et sa mère l'avaient fait naître, un jour d'ascension, sur une montagne des Alpes.

Evidemment, c'était dans l'altitude ambrée à deux mille mètres que cette région troublée du "mal des Montagnes."

Un peu plus bas, on ressent mieux la grande âme de la Montagne, — dans la fête de la Lumière pins douce.

Saint Bruno avait compris tout cela en faisant monter le plus haut possible son Chartreuse. Le moyen-âge croyait qu'il fallait les placer le plus près possible de la porte du ciel. Saint Bruno était moins naïf. Il avait compris l'action de la sublime nature des choses sur l'infime nature des hommes.

La Mer a moins de qualités multiples que la Montagne. Les humanités des Montagnes ne sont protégées contre les profaces que par le Vertige. Les beautés des Océans sont défendues par le "mal de mer." On possède moins la Mer que la Montagne.

L'exercice physique est moins tentant sur les rivages que sur les montagnes. Grâce aux vents marins endormeurs, le sommeil devient lourd.

Le temps semble aller plus lentement près de la Mer. Sur la Montagne, on sait l'heure par le Ciel, qui produit l'effet d'un cadran solaire. Son ombre promène l'heure sur la plaine.

Près de la Mer, l'heure semble confuse, comme si la Mer était plus rapprochée de l'Enfini où il n'y a plus d'heure.

La Mer est saine — même dans ses odeurs de vases. Une bouteille de celle-ci vaut n'a pas autant de microbes qu'une barrique d'air prise sur les boulevards de Paris.

Son air salin, sans microbes, est plus actif que l'air vif des montagnes. Son éternel bercement nous agite. Et puis, on est grisé par ces odeurs d'absinthe.

A la Montagne qui est souvent un volcan éteint, est le fluide magnétique terrestre auquel l'âme s'aimante." La Montagne, c'est la terre dont la chair de l'homme s'est formée, terre où la chair retourne. La Mer est — l'infini, dont l'âme de l'homme est faite. Infini où l'âme reviendra.

Près des deux, mais surtout près de la Mer, on rien ne meurt, l'homme assiste au renouvellement continuel de la vie ! Nervosiques près des monts ou sublimes près de la Mer, — les hommes de ces lieux gagnent bientôt l'heureuse contagion de cette vie harmonique, lumineuse et saine !

Un avocat anglais, M. W. Mac Geonh Bond, fils du membre du Parlement, vient d'être reçu licencié en droit à la Faculté de Paris, après de brillants examens. C'est, si nous ne nous trompons, la première fois qu'un avocat anglais recherche les diplômes des facultés de droit de la capitale.

Une chanteuse de province disait hier à l'une de ses camarades :

—Ma fille a hérité de ma voix.

La camarade, de son air le plus innocent :

—C'est donc cela ! Je me demandais toujours ce qu'elle était devenue !

M. Caro, s' ouvrt, le 8 décembre, à Paris, son cours de philosophie par une leçon qui était, à la fois, un résumé et un programme : le résumé du cours de l'an dernier, le programme du cours de cette année. A la réfutation du positivisme, écrit M. Henry Houssaye, dans le *Journal des Débats* — va succéder celle du pathétisme contemporain. Ce sont donc encore les théories matérialistes que M. Caro se propose de discuter, comme il les a déjà discutées tant de fois pendant son professorat. Depuis vingt ans que M. Caro parle en Sorbonne, il n'a pas cessé de combattre le matérialisme sous toutes ses formes. C'est une des raisons du succès toujours croissant de son enseignement. Ce succès, M. Caro en doit une grande part à son savoir, à sa méthode, à sa parole ; il en doit une part plus grande encore à la défense constante et sincère des idées spiritualistes et du sentiment de l' "au delà". Qui n'a au fond de soi-même l'obsession de l'inconnaissable ?

Les auditeurs de M. Caro, si nombreux qu'apparaît à toutes les classes du Paris qui pense, ne viennent pas à son cours seulement pour connaître les multiples doctrines philosophiques ou pour entendre des paroles éloquentes ; ils y viennent chercher des idées qui concordent avec les leurs mêmes, des arguments qui confirment leurs croyances, des raisonnemens qui lèvent leurs doutes, des réponses et des objections aux théories qui les troublent ou qui les blessent. Le cours de la salle Gerson répond au sentiment de l'auditoire. D'ailleurs, M. Caro paraît obligé de modérer son ardeur et son pathétisme. Il ne se départit pas un instant de la dignité du haut enseignement. Il ne montre à ses adversaires ni colère ni dédain, il n'est ni homme de parti, ni homme de passion.

Comble de joie, écrit Firmin Javel, dans l'*Evènement*, M. Francisque Sarcey nous donne ses *Souvenirs de jeunesse* ! Et il y aura encore des Parisiens pour parler de la dureté des temps !

Plaisanterie à part, les *Souvenirs* de M. Sarcey sont curieux et même attachants. J'avoue qu'ils m'ont réconcilié avec le critique dans le jardin duquel on a jeté, depuis vingt ans, assez de pierres pour qu'il puisse aujourd'hui s'en faire un piédestal... On a beau dire, éplucher ses feuilletons, y cueillir çà et là quelque lapsus, quelque expression douteuse ou d'une incorrection sur laquelle on veut, M. Sarcey n'en est pas moins un maître. C'est aussi un homme de cœur.

Rien de plus charmant que la façon dont il parle de son père, "qui voulait faire de lui un grand artiste." Peintre ou musicien, poète ou sculpteur, le jeune Francisque était myope, on se décida pour la musique..... Vous figurez-vous M. Sarcey, enfant, jouant du violon ? Difficilement, n'est-ce pas ? C'est pourtant un spectacle qu'il fut donné au monde de contempler..... Mais il était écrit que Paganini n'aurait jamais à s'inquiéter de ce rival à lunettes.....

De son passage à l'Ecole normale notre éminent confrère a gardé les plus curieux souvenirs sur ses condisciples. MM. Taine, About, Weiss, Prévost-Paradol.

M. About, déjà voltairien en diable, déjà.... About, avait inventé, pour obtenir des congés supplémentaires, un oncle qu'il avait marié d'abord, puis rendu père. Il l'avait frappé ensuite d'une maladie grave. Il finit par tirer son oncle folâtre. M. About s'en vint, les larmes aux yeux, demander à M. Dubois une sortie pour accompagner au cimetière son parent regretté.

—Consolez-vous, mon ami, lui dit le directeur en signant l'exeat : il commencait à être bien sec, mon oncle !

Etonnons-nous M. About en lui rappelant l'aventure presque analogue de Parseval Grandmaison, littérateur français qui vraiment dans le premier quart de ce siècle !

Parseval-Grandmaison avait consoré, avec une conscience rare, toute sa vie à un seul ouvrage, un poème épique, *Philippe-Auguste* (comme le "jeune auteur" du *Monde où l'on s'ennuie*). Or, il n'était plus jeune, Parseval (à supposer qu'il l'eût jamais été !), lorsqu'il composa le vingt quatrième chant de son poème, et aussi bien il était, au gré de sa fantaisie, de marier, de couronner ou même de tuer une seconde fois des héros qui avaient été radicalement pourfendus ou dont la cervelle avait volé en éclats vers le cinquième ou le sixième chant.

Sur les observations respectueuses de quelques Grands-Maîtres, un ami, ou chargés, à titre officieux, de tenir un registre de l'état civil de tous les personnages du *Philippe-Auguste*, si bien qu'à la fin de son œuvre — et de sa vie — le vénérable poète n'est plus qu'à consulter ce *memento* pour épargner à sa muse d'amnési regrettables distractions.

M. About, lui, une fois son oncle porté en terre, n'eut du moins jamais l'audace de le ressusciter.

La récente élection de l'Académie aura eu au moins pour conséquence la poésie française. Un chercheur a eu la patience de réunir dans un huitain en rimes masculines les noms des quarante immortels. Qu'on se hâte de les apprendre pendant que la liste est encore au complet.

Coppée, Olivier, Taine, Angier, Pasteur, Caro, Le Nouëlle, Perrault, du Camp, Bertrand, Hugo, Lemonne, de Mazade, About, Dumas, Doucet, Duruy, Sardou, Falloux, Renan, Lesseps, Rousset.

Mézières, de Broglie, Aumale, Pailleron, Labiche, Viel-Castel, Halévy, J. Simon, Fruchmann, Laguerre, Bousse, Nisard, Pasquier, Cherbuliez, Cuvillier Fleury, Feuillet, Marmier.

Les rimes ne sont peut-être pas millionnaires, mais ce n'est ni Victor Hego ni Coppée qui les ont commiées.

Une grrr.... ande nouvelle pour les collectionneurs de bibelots !

Un amateur grec vient, paraît-il, de découvrir la fameuse tapisserie de Pénélope, que la compagne fidèle d'Ulysse fit et défit pendant vingt ans, en attendant le retour de son époux errant.

Cette merveilleuse tapisserie n'est pas achevée....

Un vénérable récidiviste comparaît devant son tribunal coutumier. Il reconnaît le président, les assesseurs, le greffier et les gendarmes, qu'il tutoie.

Tout à coup, il aperçoit une figure inconnue :

—Monsieur le président, dit-il d'un ton familier, voulez-vous être assez bon pour me présenter à notre nouveau substitut ?

La petite Barthe poussait des cris de paon. On la couche, on ne s'en occupe plus, et elle continue à crier.

Puis, s'arrêtant tout à coup :

—Mais dites-moi donc de me taire..... pour que je dise que je ne veux pas !

En sortant de table.

La maîtresse de la maison à un vieux monsieur, dinant chez elle pour la première fois ;

—Vous venez d'entendre bien des sottises !

Le vieux monsieur, souriant :—En effet ; mais je ne le regrette pas, au contraire.

—!!!

—Cela me prouve que je ne suis pas encore sourd !

Un exquis prospectus qu'on nous a glissé hier dans la main.

"Qu'est-ce que je viens d'apprendre, cher monsieur ?.... Que vous vous servez de la flanelle et du tricot de la maison X ?.... Mais vous voulez donc vivre cent ans !

BULLETIN FINANCIER

Spécial. 27 décembre 1884.

COMPTOIR D'ECHANGES (CLEARING HOUSE)

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Jusqu'cet cette semaine	$2,069,344 00	$217,201 00
Même temps la semaine dern...	1,458,549 00	149,870 00

ARGENT AMERICAIN

Argent américain (étalon)..... au pair	
do (trade dollar).....	85c
Prix de l'argent en lingots à Londres.....	49¾d

MONNAIE ETRANGERE.

Dollar mexicain.....	82½	—
Pièces de 5 francs.....	80⅞	—
Pièces de 20 francs.....	3,75⅞	3,85
Souverains.....	4,75⅞	4,85
Pièces de 10 thalers.....	7,50⅞	—
Doublons espagnols.....	15,40	—
Doublons patriotes.....	15,35	—
Doublons mexicains.....	15,40	—
Pièces de 20 pesos mexicains.....	19,50⅞	19,40
Or de l'Amérique du Sud.....	80c	par pes
20 marcs prussiens.....	4,60⅞	4,75
Or de la Californie.....	2 50⅞	2 60
Or américain, poids léger.....	95⅞	97
Or américain, mutilé.....	5 0⅞	d'escompte

MARCHE MONETAIRE.

L'argent continue à être en bonne demande et facile aux cotes.

Prêts sur demande : aux banques 7 à 8 pour cent ; en dehors des banques 7 à 8 pour cent.

Les taux d'escompte par an sont comme suit

Papier de commerce exceptionnel	8 pour cent
do A1.....	8 "
Prêts sur garanties collatérales..6 à 8	"
Hypothèque A1..... 7 à 8	"

CHANGE.

REISCHMARKS—Commercial 99¾ à —

Le STERLING est faible.

e Connaissement de navire et A1 ..... 478 à 478¾

e Traites de banques (sommes fortes) — à 480½

do (sommes faibles) — à 481

e Soixante jours.

Les FRANCS sont calmes.

e France de commerce..... 5,28¾

e Traites de banques..... nom.

e Soixante jours.

Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est calme.

Traites de commerce à 75 à 50c d'escompte

Les banques tirent des chèques à $1 00 de prime par $1.000.

VALEURS DIVERSES.

Voici les dernières cotes courantes recueillies de diverses sources authentiques :

| |